

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Écrire pour les enfants Un délicat dosage de pédagogie et de littérature

Monique LaRue

Volume 2, numéro 4, hiver 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13027ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRue, M. (1979). Écrire pour les enfants : un délicat dosage de pédagogie et de littérature. *Lurelu*, 2(4), 4-6.

# Écrire pour les enfants

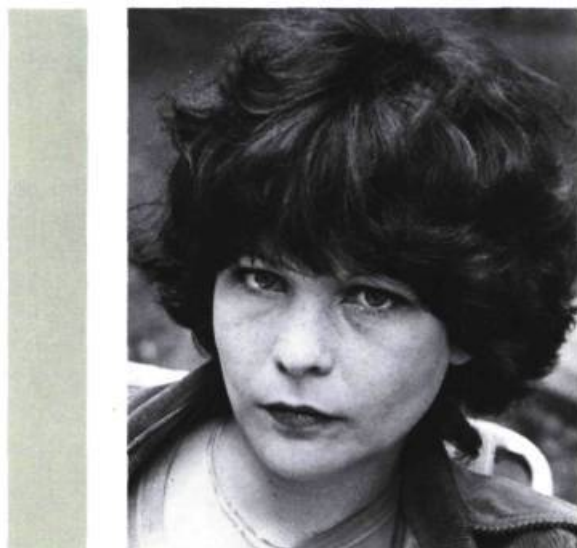
## Un délicat dosage de pédagogie et de littérature

par Monique LaRue

“Littérature pour enfants” : à elle seule cette expression résume l’ambivalence qui fait l’objet de cet article. En effet les livres pour enfants sont littéralement tiraillés entre deux pôles d’attraction. Un pôle “littéraire”, stylistique, esthétique, et un pôle “pédagogique”, moins gratuit, souvent relié au rôle social et idéologique du livre.

Tout le monde s’entend probablement, à l’heure actuelle, pour dire que le livre pour enfants ne doit pas être un manuel scolaire ou un guide moral “habillés” d’un vêtement littéraire mièvre et caricatural, tels qu’en ont produit d’autres époques, et ici même, au Québec, la première moitié du XXe siècle par exemple. Non, on se rend compte maintenant que la littérature, dans le livre pour enfants, ne doit pas avoir le rôle du sucre qui fait passer la pilule... Et pourtant... Dans quelle mesure la fonction littéraire du texte est-elle considérée comme importante par les auteurs de livres pour enfants, les parents-acheteurs, les bibliothécaires, les critiques ? Le fait qu’on parle plus souvent “d’auteurs” que “d’écrivains”, dans ce domaine, n’indique-t-il pas une certaine exclusion du champ “littéraire” ? Dans quelle mesure aussi a-t-on étudié l’aspect littéraire du livre pour enfants et défini des critères autonomes permettant d’évaluer la production sous ce rapport ? Il y a là une espèce de “no man’s land” de la critique qu’il serait important de combler si l’on veut que la littérature pour enfants remplisse réellement son rôle de transmettre le goût de la littérature, de former de futurs lecteurs, en donnant du livre et de l’écriture une première image, fondamentale.

C’est un problème délicat car on doit également craindre, à l’autre extrême, le déséquilibre en faveur du “littéraire” : le livre pour enfants ne doit pas être de la “littérature” pure si on entend par là une production absolument dégagée du “contenu”, de toute préoccupation d’information ou, en termes linguistiques, libérée de la fonction “référentielle” du langage. Le livre pour enfants doit se relier au réel et non l’évacuer, sous peine d’être rejeté par son public sans pitié.

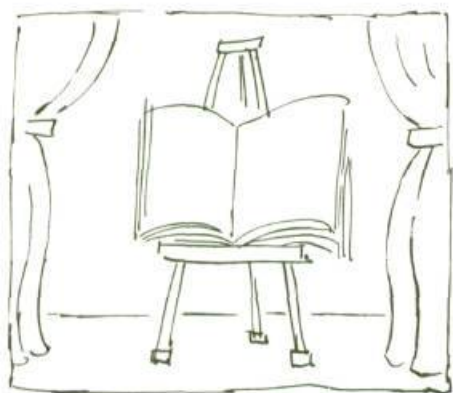


Car ce dernier sait s’y reconnaître, lui, et apprécier immédiatement, sans chercher de raisons, le livre réussi, celui qui est bien dosé, dont l’auteur a trouvé l’harmonie entre les deux pôles d’exigence. L’enfant se caractérise en effet par le fait qu’il apprend (fonction pédagogique du livre) en jouant (fonction ludique ou littéraire). Il ne connaît pas encore ces distinctions (d’adultes ?) entre la forme et le contenu, le sérieux et le comique, le travail et le loisir. En ce sens n’est-il pas hautement “littéraire” justement, le lecteur idéal en quelque sorte, le “paradis perdu” de la littérature, dont le poète, jouant avec ses mots, s’efforcera plus tard de retrouver la magie ? Tout le problème de l’écriture pour enfants ne vient-il pas du fait que vivant, lui, dans un monde où le réel et le fictif doivent rester rigoureusement séparés, où travail et jeu ne vont plus de pair, l’adulte parvient difficilement, dans ses créations, à redevenir l’enfant qu’il a été ? Le secret de ces livres que les enfants de toutes les époques adorent sans qu’on sache très bien pourquoi, et que l’on appelle les “chefs-d’oeuvre” universels, ou, en plus modeste, de ces titres que les bibliothécaires connaissent bien car les enfants se les recommandent mutuellement dans les salles de lecture, ce secret ne réside-t-il pas tout simplement dans un rapport avec l’enfance retrouvé par une sorte de miracle personnel ?





Si le livre pour enfants est par définition "mixte", il n'existe donc pas de recette toute faite pour le dosage de sa composition, d'où l'immense difficulté aussi, pour les utilisateurs adultes, de trouver des critères ou des principes d'évaluation pour guider le choix des enfants en tenant compte de l'aspect littéraire du livre. En examinant certains côtés de la littérature pour enfants, on peut cependant dégager quelques avenues dans ces territoires embroussaillés, définir quelques caractéristiques littéraires propres au livre pour enfants, et tenter d'esquisser une description de l'écriture pour enfants.



La littérature est d'abord un *langage*, qui doit utiliser un mode de communication matériel, le livre. Dans le cas de la littérature enfantine, ce véhicule physique est très important : illustration, papier, couleur, graphisme y jouent un rôle plus grand que dans la littérature pour adultes, limitée au "verbal". Ceci peut la rapprocher d'une certaine façon de la poésie, et les auteurs pour enfants ont tout avantage à s'inspirer des techniques explorées par ce genre littéraire pour exploiter la matérialité de la page blanche et faire du livre un "bel objet", au sens esthétique du terme. Les mots n'ont pas besoin d'être platement alignés, les lettres n'ont pas besoin d'être toutes du même caractère ou de la même grosseur : d'un strict point de vue linguistique, il y a là beaucoup de possibilités permettant d'éveiller l'enfant à la richesse individuelle, sonore ou plastique, des mots de sa langue maternelle. De façon générale, d'ailleurs, la littérature enfantine a tendance à privilégier le récit comme genre littéraire; les ressources de la poésie ne gagneraient-elles pas à être exploitées davantage auprès d'un public certainement apte, puisqu'il est en train de l'apprendre, à goûter le plaisir de jouer avec le code linguistique ?

Comme tout *langage* la littérature met d'autre part en rapport un "émetteur", l'auteur, et un "récepteur", le lecteur. Certaines caractéristiques de l'enfant-lecteur doivent être satisfaites par le livre si on veut que la communication littéraire s'établisse : goût du détail, de l'image, du concret, de la péripiétie et des rebondissements; sens du rituel et de la répétition; immédiateté du jugement littéraire, etc. Ces traits doivent

être présents à l'esprit de l'auteur pour enfants qui, contrairement à l'écrivain "traditionnellement" isolé dans sa tour, doit suivre de près l'évolution de son public et de ses goûts. Deux façons principales s'offrent à lui : retrouver en lui-même l'enfant qu'il a déjà été, et se mettre en contact direct avec les enfants-lecteurs.

Cette nécessité du dialogue constant avec un public sans cesse transformé par l'environnement culturel extrêmement changeant qui est le nôtre est une caractéristique qui rapproche la littérature pour enfants, cette fois, des médiums oraux : théâtre, télévision, etc. Linguistiquement, les livres pour enfants utilisent d'ailleurs un style beaucoup plus proche de la langue orale que de la langue dite "littéraire", dont le jeune public ne manie pas encore les subtilités. Une écriture directe, percutante, rapide, simple, vive, imagée : voilà des qualités stylistiques qui seront appréciées du lecteur. Ce qui ne signifie pas une simple transcription de la langue parlée et l'absence de recherche au niveau linguistique ! On n'écrit jamais comme on parle, et beaucoup d'auteurs pour enfants ont tendance à oublier qu'un travail sur la langue est absolument essentiel pour obtenir un produit qui possède ces qualités. Car la pauvreté stylistique produit un effet de "platitude" qui n'échappe pas à l'enfant : certains dialogues qui peuvent "passer" dans une émission télévisée ou sur scène, par exemple, doivent être enrichis si on veut les intégrer à un récit écrit. Cette question stylistique n'est pas la moindre difficulté de l'écriture pour enfants. Le meilleur exemple de réussite, à ce niveau, qui me vienne à l'esprit, se trouve dans les livres de Bernadette Renaud, dont la phrase courte et le lexique extrêmement précis sont d'une efficacité stylistique remarquable.

Dans ses origines, la littérature enfantine se relie d'ailleurs autant à la tradition orale qu'à la tradition écrite : cela aussi la marque, littérairement parlant. Les enfants apprécient toujours qu'on adapte pour eux les contes et légendes du bagage folklorique et qu'on en conserve la saveur dialectale. Leur goût pour la répétition est comblé par les variations sur une structure unique qui font, comme l'a montré V. Propp (1), le charme du conte. En ce sens, les enfants sont très structuralistes, si j'ose dire, et certains livres puisant actuellement dans notre tradition orale — je pense par exemples aux histoires de *Ti-Jean et le gros roi*, adaptées par S. Wilson — respectent tout à fait l'esprit de la littérature enfantine.

Ceci nous amène à parler d'un autre aspect qui contribue à faire de la littérature enfantine une littérature autonome et constituée, au même titre que d'autres, tels la science-fiction, le roman policier, la littérature fantastique, etc. : ses thèmes, ses

1. V. Propp: *Morphologie du conte*.



personnages, ses décors, bref un "univers" imaginaire consistant et bien établi. L'enfant s'y reconnaît d'emblée, et l'auteur se doit d'y référer. Une simple lecture des titres d'un catalogue comme celui de *Communication-Jeunesse* suffit à l'évoquer : *Un drôle de petit cheval, les Aventures du petit ver, l'Histoire d'Erik, le petit trille rouge, le Petit Prince aux pieds froids...* La répétition de l'adjectif "petit" n'est pas le fait du hasard : il s'agit d'un monde miniature, avec ses personnages-animaux, ses héros-enfants, ses jardins et ses châteaux, dont le moindre danger n'est pas qu'il soit fermé et qu'on y introduise rarement des éléments nouveaux. Nous voici en face d'un redoutable problème, au point de vue littéraire : comment faire un livre intéressant pour l'enfant, qui aime se retrouver en pays de connaissance, tout en évitant le stéréotype, le cliché, la banalité ? C'est difficile, mais certains jeunes auteurs semblent y parvenir : *le Loup, l'Oiseau et le Violoncelle*, de Christiane Duchesne, par exemple, témoignent de l'existence d'un courant actuel de renouvellement de l'univers imaginaire des livres pour enfants. De même sa récente histoire d'oeuf et de serpent (2) présente "enfantinement" des anti-personnages dont la richesse symbolique et sociologique n'échappera qu'aux âmes naïves ou aux parents qui ne connaîtraient ni Freud ni le féminisme...

Car voilà un autre aspect de la question : dans quelle mesure, si on y pense bien, les protagonistes de nos livres d'enfants sont-ils d'authentiques personnages, au sens "littéraire" du terme, c'est-à-dire les "sujets" d'une interrogation, d'une recherche vitale ? La littérature n'est pas uniquement un système de *communication* ; en tant que langage, elle est également un moyen d'*expression* très important, à la fois pour celui qui écrit et pour celui qui lit. Dans le cas de la littérature enfantine, cet aspect expressif est souvent laissé pour compte au profit d'autres dimensions, et cela contribue à un certain appauvrissement. L'enfant-lecteur devrait pouvoir trouver dans ses représentants fictifs une correspondance affective et émotive aux problèmes qu'il affronte. L'enfance, comme l'âge adulte, est une période de la vie qui offre sa dose de difficultés et d'angoisses ; tous les parents savent cela. Or, trop souvent, on offre de l'enfant une image aplatie, bêtement heureuse et sage, conforme aux désirs de l'adulte. Prétexte à une démonstration pédagogique ou morale, l'enfant-personnage, pris dans une dialectique d'autorité et de rapport de force (3), devient un faux personnage, un mannequin qui n'offre aucune vérité psychologique pour le lecteur. Pourtant le mécanisme d'identification, bien exploité, serait un "pont" idéal entre le "littéraire" et le "pédagogique". Confronté à un personnage-enfant qui accomplit dans le livre une démarche intérieure authentique correspondant à celle que l'on attend de lui, l'enfant-lecteur subirait une transformation véritablement "pédagogique" tout en fai-

sant une expérience littéraire valable. Celle-ci n'est-elle pas avant tout l'expérience de la liberté que procurent la fiction, le langage ? En ce sens, des personnages et des péripéties relevant d'une profonde connaissance de l'enfance et d'une empathie véritable pour ses problèmes sont certainement des qualités littéraires à rechercher.

Système de communication, système d'expression, la littérature est enfin un système de *représentation*, culturelle, sociale, historique : la littérature enfantine doit aussi être abordée sous cet angle. On a souvent insisté d'ailleurs sur le rôle conservateur qu'elle semble jouer ou avoir joué, idéologiquement, au niveau de la représentation des rôles sexuels, des rapports de classe, etc., et je n'insiste pas sur cet aspect sociologique. Mais une des fonctions "pédagogiques" du livre pour enfants ne serait-elle pas d'initier ceux-ci à leur propre culture, à leur littérature aussi ? En ce sens, la littérature enfantine doit certainement être un peu "locale", référer à l'univers d'un public déterminé, et il est heureux qu'on retrouve de plus en plus, dans nos livres pour enfants, l'environnement naturel québécois et le climat culturel nord-américain, plutôt qu'une référence à l'Europe qui ne peut qu'être aliénante pour les jeunes. Il est heureux également de compter, parmi nos auteurs pour la jeunesse, des écrivains pour "adultes", tels Yves Thériault, Gabrielle Roy, Robert de Roquebrune, etc.

De plus en plus se manifeste une tendance littéraire autonome, un esprit original et intéressant dans nos livres de jeunesse, un "style", quoi... Je pense aux livres folichons de Bertrand Gauthier (4), qui allient à la fantaisie un peu débridée de la narration un remarquable sens de l'enfance et une utilisation très moderne du langage, ou encore aux désormais classiques *Pititou*, de Louise Pomminville. On arrive peu à peu, comme Ginette Anfousse dans son livre *la Chicane*, à utiliser dans un titre un mot québécois, dans son sens québécois, sans que ça fasse chauvin pour autant. Bref, une littérature enfantine québécoise existe maintenant, écrite pour les enfants d'ici, dans une langue plus ou moins conforme à celle qu'ils parlent. Pour ses auteurs, le défi continue, bien sûr. Réussir à doser le "contenu", l'information, qui soutiennent l'intérêt du lecteur, et la recherche stylistique ou formelle propre à tout écrivain et à toute "littérature" authentiques ne sera jamais une mince affaire. Éviter le cliché mais rester lisible, éviter la caricature mais rester vivant, éviter le stéréotype mais rester compréhensible, éviter la gratuité mais rester amusant, éviter le plagiat mais respecter le "genre" littéraire : l'écrivain pour enfants est constamment pris entre l'écorce et l'arbre. Et quand on pense que certains confondent "auteurs pour les petits" et "petits auteurs" !

2. *Le Serpent vert*, par Christiane Duchesne, Héritage, Montréal, 1978.

3. Voir à ce sujet l'article de M. Durand dans *Lurelu*, vol. 2, no2.

4. *Dou Ilvien, Hou Ilva*.